ESQUISSE POUR UN PORTRAIT LITTÉRAIRE DU JEUNE CICÉRON (I)

Liviu FRANGA
Université de Bucarest

Abstract. From his late childhood and into his adolescence and youth, Cicero belonged to that new age of poetry and of Latin literary culture which was a landmark along the path from Ennius to Catullus across the so-called "century" of the Scipions. With the young Cicero ends the first "transfiguration" of Latin poetry, a work initiated by his elderly precursors, the preneoteric poets Lutatius Catulus, Valerius Aedituus, Porcius Licinus, Laevius and others like them. At the same time, having embraced from his early years the "Hellenizing aesthetics" of the previous age which spanned the whole of cultural Italy at the beginning of the last republican century, Cicero heralds and inaugurates the poetics of the most recent generation of Latin writers, the Neoterics. The latter were aware, for the first time in Rome, that they were part of a unitary cultural and literary spirit, a common poetic flow based on their shared aesthetic and poetic views, as well as on their explicit and professed unitary theoretical stance.

Keywords: Cicero, century of the Scipions, Neoteric poets, epigram, elegy.

INTRODUCTION

À partir de ses dernières années d'enfance et puis d'adolescence et de jeunesse, Cicéron a sûrement appartenu à ce nouvel âge de la poésie, respectivement de la culture littéraire latine, qui a marqué la voie de la littérature au cours du siècle ainsi nommé « des Scipions ». Le jeune Cicéron a été, selon nous, le dernier poète remarquable appartenant au processus qu'on peut nommer la première modernisation de la poésie latine. Ce changement a été possible grâce à l'œuvre de ses prédécesseurs, les poètes prénéotériques plus âgés, comme Lutatius Catulus, Valerius Aedituus, Porcius Licinus, Laevius et les autres. En même temps, étant donné que Cicéron avait adhéré depuis sa première jeunesse à l'esthétique hellénisante de l'époque qui l'avait précédé – une esthétique qui couvrait, au début du dernier siècle républicain, pratiquement toute l'Italie culturelle –, il annonce et ouvre la voie à la plus récente génération d'écrivains (en l'espèce, les poètes) latins : les néotériques. C'était la famille des poètes qui ont eu pour la première fois à Rome la conscience qu'ils formaient une unité culturelle, littéraire et même spirituelle, un flux poétique, à cause de leur attitude esthétique et poétique commune, de leur position unitaire, adoptée et formulée d'une manière explicite.

StCl XLIX, 2020, Bucureşti, p. 113–120

À la fin du dernier siècle républicain, arrivé à Rome pour compléter et pour finir ses études supérieures, en rhétorique, droit et philosophie, un jeune italique originaire d'Arpinum essayait, dans les heures restées libres, de mettre en accord ses vers avec les mètres latins, en ayant comme modèle la plus récente poésie pratiquée à Rome[1] (Nicolet, Michel 1961, 4-7, 25–26 ; Serafini 1981, 133–134 ; Grimal 1986, 23–80 ; idem 1997, 136–138 ; Cizek 2003, I, 166–167). C'est ainsi que l'un des deux frères originaires d'Arpinum – arrivés depuis peu de temps dans la capitale (environ l'année 90) pour des études sérieuses et pour un parcours civique irréprochable – a commencé sa carrière littéraire[2]. Entre les deux frères Tullii, c'est Marcus qui donnera son nom à une époque qui allait représenter le premier moment de synthèse de la culture littéraire latine environ deux siècles après ses débuts écrits.

[1] Les études de Cicéron, développées ultérieurement dans l'espace géoculturel grec, peuvent être résumées de la manière chronologique suivante. À 18 ans, le jeune provincial provenant d'Arpinum devient le disciple du philosophe épicurien Phèdre et du néoplatonicien Philon de Larissa, tous les deux établis de quelque temps à Rome. Il y étudie le droit avec Q. Mucius Scaevola et assiste aux plaidoiries des plus illustres orateurs romains contemporains : Marc Antoine, Crassus et Hortensius Hortalus. Quatre ans après, il commence à fréquenter les cours du philosophe stoïcien Diodote, dans le domaine de la dialectique : il avait déjà 22 ans. Les trois années suivantes (82-80), Cicéron les consacre à la théorie et à la pratique juridiques (il écrit son premier traité, *De inuentione*, rhétorique par excellence, et soutient aussi ses premiers discours : *Pro Quinctio* et *Pro Roscio Amerino*), par conséquent, à l'âge de 24 vers 26 ans. En 79, lorsqu'il avait déjà 27 ans – il était né, ainsi que nous savons précisément, au 3 janvier 106 av. J.-C. –, Cicéron reprend ses études, cette fois-ci par des stages de formation en Grèce : il y suit les cours d'Antiochos d'Ascalon, académique, des épicuriens Phèdre (après une pause d'environ dix ans, mais maintenant à Athènes, et non pas à Rome) et Zénon de Sidon. En même temps, mais aussi dans l'année suivante, 78, Cicéron revient à l'étude de l'éloquence, qu'il approfondit ultérieurement à Rhodes, en suivant les leçons d'Apollonius Molon. Après deux ans de séjour en Grèce, à partir de l'année 78, à l'âge de 28 ans, la décennie d'apprentissage du jeune M. Tullius Cicéron prend fin pour toujours. En revenant à Rome, il est très probable que l'année suivante il ait déjà pris comme épouse Terentia. Dorénavant, pour le jeune originaire d'Arpinum commence une brillante carrière littéraire et politique, marquée par les premiers discours, judiciaires et politiques. Ceux-ci réussiront bientôt à effacer l'éclat de la célébrité de tous les orateurs contemporains, surtout Hortensius. En guise de conclusion, nous notons ici le portrait sommaire du jeune Cicéron pendant les années de sa formation – années d'études, d'essais et de recherches – ainsi que Grimal 1986, 51 a magistralement ébauché : « Le jeune Cicéron, au cours de ces années qui le séparent de ses débuts au forum, allait donc ainsi de juriste en philosophe, de philosophe en rhéteur et en poète, interrogeant chacun, s'efforçant de les imiter et ne mettant aucune borne à son désir d'apprendre ». Ce portrait s'inspire, d'une manière évidente, de celui esquissé, dans l'Antiquité même, approximativement deux siècles plus tard, par Plutarque : Γενόμενος δ'ὥσπερ ὁ Πλάτων ἀξιοῖ τὴν φιλομαθῆ καὶ φιλόσοφον φύσιν, οἷος ἀσπάζεσθαι πᾶν μάθημα καὶ μηδὲν λόγου μηδὲ παιδείας ἀτιμάζειν εἶδος, ἐρρύη πως προθυμότερον ἐπὶ ποιητικήν [...] (Plut., *Cic.*, I. 2. 2. 3).

[2] L'unité inextricable, dans les profondeurs de l'être et de la personnalité de Cicéron, entre sa passion pour les lettres et le dévouement si romain à la cité et à sa communauté, autrement dit entre méditation et action, justifie l'affirmation de Nicolet-Michel que Cicéron ait été « peut-être le premier intellectuel de la politique » (Nicolet-Michel 1961, 21). Les mêmes auteurs précisent aussi : « Il [Cicéron, L. F.] n'est pas seulement ce qu'on appelle aujourd'hui un homme de lettres, il est aussi un homme politique ». (Nicolet-Michel 1961, 5) ; « Il choisit de s'engager dans l'action, sans renoncer à la culture. […] [Le] jeune „chevalier" d'Arpinum [...] choisissait de ne renoncer à rien. Il voulait la sagesse avec l'action » (Nicolet-Michel 1961, 6).

Il peut sembler surprenant de constater que le futur orateur brillant et philosophe ait fait ses premiers pas dans la culture littéraire en préférant la poésie. En fait, ce n'était pas lui qui cherchait un certain mode d'expression littéraire – la poésie, particulièrement –, mais c'était la poésie qui cherchait Cicéron, soit qu'il le voulait ou non. Du point de vue littéraire, les premières deux décennies du dernier siècle de la République étaient dominées d'une manière évidente, même catégorique, par la création poétique. Au croisement des derniers siècles républicains, aucune œuvre littéraire majeure ne permettait à la prose latine d'avoir l'avantage. C'étaient les Muses qui avaient le mot d'ordre. L'historiographie d'après Caton se trouvait encore à la recherche de sa propre voie. Cicéron sera celui qui la montrera fermement (Cizek 2003, 194–196 ; idem 1998a, 16–25 ; idem 1998b, 60–74 ; Rambaud 1952, *passim* ; Mazzarino 1973³, II, 1, 184, 316–321 ; André-Hus 1974, 15–21, 56). L'éloquence, beaucoup plus vigoureuse en ce qui concerne sa tradition et ses résultats, attendait encore, à son tour, son maître. Le même Cicéron en sera. Jusqu'à Cicéron, l'itinéraire de la littérature latine menait donc et conduisait vers les divins jardins sacrés des Muses, en laissant pour l'instant en derrière et en attente d'autres cibles.

Le jeune désireux d'apprendre et plein d'enthousiasme appartenait avec certitude à la dernière génération des lettrés, en ce cas des poètes latins, celle immédiatement postérieure à Q. Lutatius Catulus, Laevius, Gnaeus Matius et Sueius. Il aura composé ses premiers poèmes probablement dans les années qui ont précédé le changement de la *toga puerilis* ou, peut-être, un peu plus tard, avant qu'il ait atteint la maturité civique : en 90 av. J.-C., il avait seize ans et nous croyons que c'est alors que l'adolescent né à Arpinum aura fait ses premiers pas dans les prés des Muses. En tout cas, le début littéraire de Cicéron a pu se produire seulement dans un milieu adéquat, nous supposons à Rome, peut-être même dans l'atmosphère ou dans la tradition du cénacle de Lutatius Catulus. Si un tel cénacle reste une simple hypothèse, le début public du jeune lettré provincial aura eu lieu au moins dans une ambiance culturelle et littéraire marquée par la personnalité complexe, y compris du point de vue politique et civique, de l'illustre consulaire, général et poète.

LE DÉBUT LITTÉRAIRE. *LIMON*

Une question, apparemment rhétorique, se lève tout d'abord. Est-ce par hasard que la première œuvre littéraire de Cicéron – par conséquent, son début absolu – eût été constitué par un recueil d'épigrammes intitulé *Limon* (« le pré », « la prairie », « le jardin »), selon les fragments attestés qui ont survécu[3] ? D'un

[3] Ils ont été réunis d'une manière systématique dans l'étude déjà classique – et, en même temps, la plus importante édition commentée des *testimonia* poétiques cicéroniens – appartenant à Ewbank 1933, 25–26, 238–239. Nous avons confronté en permanence les textes cicéroniens de l'édition Ewbank avec ceux publiés dans une autre édition célèbre, appartenant à Morel 1982 (revue et augmentée par Buechner).

côté, le jeune poète Cicéron assumait par son option initiale la tradition des poètes prénéotériques de la génération de Lucius Accius, tradition portée à la perfection par Lutatius Catulus, indiscutablement le plus valeureux des poètes épigrammatiques latins de la dernière génération affirmée. De l'autre côté, le titre même du recueil était symbolique. Le jeune poète entrait dans un monde imaginaire mirifique, à savoir dans le pré ou dans le jardin de l'épigramme, en ayant peur d'un genre plus élevé. Les épigrammes lui paraissaient comme les fleurs ou comme les arbustes dans un jardin. Ensemble, ils formaient une terre miraculeuse : celle des Muses, où le Temps, arrêté par l'éternité de la Poésie, ne mesure plus le bonheur des mortels[4].

Sur *Limon* du très jeune – probablement, de l'adolescent – Cicéron, nous possédons seulement deux témoignages, tous les deux indirects : Suétone, *Vita Terentii*, 5 (7), en *De poetis*, biographie refaite par le grammairien Donat (du IV^{ème} s. apr. J.-C.), et Aulu-Gelle 2, 23.12. Une seule épigramme a survécu, fait qui offre quand même une chance, quoique réduite, inespérée, de pouvoir reconstituer l'ensemble du recueil. Le contenu de l'épigramme, représentée par 4 hexamètres, est purement littéraire: ce qui peut expliquer sa survivance, par l'intérêt provoqué aux grammairiens. Voilà le texte (fr. II EWBANK, 102 ; fr. 2 BUECHNER, 81)[5]:

Tu quoque, qui solus lecto sermone, Terenti,
conuersum expressumque Latina uoce Menandrum
in medium nobis sedatis motibus effers,
quiddam come loquens atque omnia dulcia dicens.

Le jeune Cicéron exprime, dans cette épigramme, son admiration sans réserve à l'égard de Térence[6]. Est-ce que le choix de Cicéron aurait pu avoir comme cause une attraction adolescente pour le théâtre comique latin, ou s'agissait-il d'un penchant conjoncturel, y compris sous rapport stylistique, vers des préoccupations dramatiques telles que celles-ci ? Malheureusement, nous ne pouvons savoir aucunement et donner aucune réponse. Et puis, pourquoi à tout prix Térence, et non pas un autre auteur de comédies *palliatae* ? Enfin, les autres épigrammes du *Limon*

[4] En représentant la translittération phonétique en latin du mot grec λειμ□ν (Ewbank 1933, 238) – est-ce que Cicéron aura été le premier écrivain latin utilisateur de ce néologisme, ou il y en a eu d'autres, restés inconnus ? – le titre *Limon* était, semble-t-il (voir les témoignages de Pline l'Ancien, *Praef.* 24 et d'Aulu Gèle, *Praef.* 6), assez fréquemment utilisé en tant que titre de livre, le plus probablement dans la littérature hellénistique, car avant Cicéron un tel titre n'est pas connu dans la littérature latine.

[5] Dans l'édition Ewbank, le numéro du chapitre de la biographie de Suétone où apparaît l'épigramme de Cicéron est 5, tandis que, dans l'édition revue par Buechner (Morel 1982), il est 7, et il est suivi par une précision (appartenant à Suétone) préalable au texte (*Cicero in 'Limone' hactenus laudat*).

[6] Qu'il citera plusieurs fois dans son œuvre ultérieur (Ewbank 1933, 238), ce qui dénote, encore une fois, et confirme le respect général du jeune originaire d'Arpinum accordé à l'école des vieux poètes latins, à la tradition poétique latine dans ce cas. À son tour, César, dans l'époque contemporaine à Cicéron, et, dans la postérité tardive, Ausone se montreront des vrais imitateurs de l'expression épigrammatique cicéronienne (Ewbank 1933, 238), illustrée surtout par les vers 1–2 du texte cité ci-dessus.

auront eu un contenu littéraire similaire ou seulement un tel contenu[7] ? Il s'agit des questions qui restent, en dernière instance, sans réponse(s) certe(s).

En tout cas, nous soulignons que le lyrisme épigrammatique – sans tenir compte du thème choisi – a été, sans doute, la voie la plus adéquate sur laquelle un jeune poète provincial trouvait bon de partir vers le grand monde de la littérature. En se rapportant directement, explicitement et personnellement à elle (*nobis*, 3).

LA PREMIÈRE ÉLÉGIE LATINE ? *THALIA MAESTA*

À la même atmosphère épigrammatique appartient une autre création poétique, cette fois-ci en distique élégiaque et d'inspiration lyrique, intitulée, d'après l'information fournie par l'autre commentateur érudit de l'œuvre virgilienne, Marius Servius Honoratus (le même IV^{ème} s. apr. J.-C.), *Thalia maesta*, « Thalie triste ».

La forme la plus répandue du titre représente en fait une conjecture – aujourd'hui, acceptée unanimement – appartenant au philologue allemand Hensius (le XIXe siècle). Dans les manuscrits qui contiennent le commentaire de Servius, le passage est corrompu *ad locum* et c'est pour cela qu'on a proposé plusieurs variantes du titre, la plus connue étant *Italia maesta* de Urlichsius (Morel 1982, 81 : le commentaire appartient à Buechner ; Ewbank 1933, 238–239). Notre interprétation admet le titre consacré d'une manière traditionnelle (quoique soumise parfois au doute), le titre admis donc par les philologues et les historiens de la littérature latine d'aujourd'hui.

Un vers de la première *Bucolique* (qui porte le numéro 58[8]) attire l'attention du scholiaste virgilien grâce à sa ressemblance avec un vers de ce texte de Cicéron : le vers en cause – continue le commentateur – faisait partie d'une élégie ayant le titre cité ci-dessus[9]. Si l'information offerte par Servius est exacte, on en peut tirer quelques conclusions déduites de ce contexte.

[7] Dans l'opinion de Ewbank 1933, 238 – opinion promue par l'auteur sans l'apport d'une argumentation tout à fait nécessaire –, *Limon* cicéronien « probably […] was a collection of epigrams and poetical criticisms compilated by Cicero at various times ».

[8] Dans l'édition de Morel 1982, 81, le numéro du vers de la première bucolique virgilienne est 57. E. de Saint-Denis, l'éditeur du texte des *Bucoliques* de Virgile dans la collection Budé (1987^5, 40), adopte aussi la numérotation par 57 du hexamètre en discussion. Dans cette édition, le vers virgilien est le suivant : *nec tamen interea raucae, tua cura, palumbes*.

[9] Nous reproduisons ici le commentaire intégral de Servius (*Ad Vergilii Bucolicon librum I, 58*), qui apparaît cité *in extenso* et avec toutes les références philologiques nécessaires chez W. W. Ewbank et chez C. Buechner: *'palumbes' / columbae quas uolgus tetas uocat: et non dicuntur Latine, sed multorum auctoritas Latinum facit: Cicero in elegia quae talia masta* [*Thalia maesta* (Heinsius): *Italia maesta* (Urlichs)] *inscribitur* [c'est la citation de l'élégie de Cicéron qui suit]. Après cette citation c'est le verbe *reliquit* qui suit. Ce verbe n'appartient pas du tout à l'hexamètre – c'est évident – et, bien plus, l'éditeur précédent des *reliquiae* des poètes latins avait placé une *crux philologica* édifiante, en marquant ainsi, *ad locum*, le caractère corrompu du texte dans les manuscrits.

D'abord, selon notre opinion, nous nous trouvons devant la première composition en mètres latins dont l'appartenance au genre élégiaque est la plus probable, grâce à l'information antique de Servius, et non pas à des interprétations modernes. Cette affirmation a, sûrement, un caractère relatif. Elle peut être annulée par la découverte, n'importe quand, soit des fragments de forme et de contenu élégiaque, appartenant à d'autres poètes latins antérieurs, soit des témoignages indirects concernant des compositions élégiaques précédentes par rapport à cette époque. Jusqu'alors, nous avons la conviction que Cicéron reste le premier poète élégiaque latin, si nous admettons qu'un texte poétique en distique élégiaque, en ayant des dimensions certainement limitées – en tout cas, beaucoup plus considérables que celles d'un simple épigramme – et en portant un titre significatif pour son contenu, aurait pu permettre au scholiaste l'intégration de ce texte dans les moules du genre élégiaque et non pas d'un genre différent, même s'il n'y a aucune information en ce qui concerne l'existence d'autres compositions cicéroniennes similaires du point de vue typologique.

Deuxièmement, le choix du nom de la Muse (Thalie, dans ce cas) comme titre de l'élégie porte à d'autres significations possibles. La Thalie grecque (Θάλεια, -ας) était la Muse de la comédie. La déesse apparaîtra sous la même hypostase dans la VI[ème] *Bucolique* de Virgile (le deuxième vers). En revanche, Horace (*Carm.* 4.6.25) modifiera significativement son identité : dans le poème lyrique mentionné ci-dessus, Thalie devient la Muse de la poésie en général. Cicéron garde la condition disons « biographique » initiale, originaire, de la Muse. C'est seulement de cette manière que l'épithète attribuée à elle dans le titre de l'élégie gagne un sens accompli. Car une Muse de la comédie – par extension métonymique, de la gaieté – mais triste, pouvait constituer un titre vraiment attractif et suggestif quant au contenu de l'élégie offerte au lecteur. Contenu qui, malheureusement, nous échappe complètement.

Enfin, le choix de la Muse comme titre de l'une des créations littéraires initiales de Cicéron peut indiquer aussi, selon nous, le fait que le jeune poète déclarait ainsi son attachement – implicite, à coup sûr – pour le monde merveilleux de la poésie. Comme dans le cas du *Pré*, l'adolescent Cicéron[10] s'en remettait au pouvoir suprême de la Muse. Il ne voulait entrer autrement dans le bocage ou dans le pré des lettres latines, mais seulement accompagné et guidé par les Muses. La Poésie le cherche. Il obéit à elle.

Un seul vers – un hexamètre, et non pas un pentamètre – de cette élégie a été conservé jusqu'aujourd'hui. Nous avons essayé ci-dessous son interprétation (d'une manière certainement hypothétique), pour démontrer le contraire de l'affirmation de Ewbank (1933, 238) : « It is useless to attempt any explanation of this verse ». Cette assertion nous semble excessivement prudente, méfiante et décourageante par son manque de fondement. Car c'est le vers qui a attiré

[10] Grimal 1997, 137 n'hésite pas à le nommer un « enfant miracle », qui a commencé précocement à écrire des poèmes; voir aussi Grimal 1986, 32–33 (à propos d'un autre poème, *Pontius Glaucus*).

l'attention de Servius à cause de sa ressemblance avec le vers bucolique déjà mentionné (1.58). Malheureusement, le pentamètre suivant fait défaut, ainsi que tous les autres vers. Qui plus est, le vers cicéronien s'avère, du point de vue syntaxique, purement nominal, le prédicat se trouvant ailleurs, sous-entendu. Voilà le vers dans sa forme transmise jusqu'à nous : *iam mare Tyrrhenum // longe penitusque palumbes* (fr. 3 BUECHNER).

C'est la technique de bijoutier-joaillier qui nous y frappe. Le lieu du prédicat absent est pris par deux adverbes, *longe* et *penitus*, qui se trouvent en position centrale, immédiatement après la césure penthémimère, et qui forment l'axe du vers ; un troisième adverbe, *iam*, ouvre le vers. De cette manière, l'absence de l'élément verbal est évidemment et intentionnellement compensée par l'infusion d'adverbes qui suggèrent précisément la mobilité, le dynamisme refusé en apparence. Un tel vers adverbial – si nous pouvons le nommer ainsi – est construit par Cicéron (qui maîtrise en sûreté la technique de la dernière génération de poètes, celle des prénéotériques) spécialement comme une alternance, comme un balancement entre noms (il y en a 3) et adverbes (il y en a aussi 3), entre état et mouvement, entre immobile et mobile. D'un part, la mer Tyrrhénienne, inerte dans son immensité globale, vue de loin: l'impression d'immobilité est provoquée aussi par le placement de la césure penthémimère immédiatement après le groupe nominal de la mer; la suggestion est d'un panorama synoptique de l'immense tumulte. De l'autre côté, dans l'infinité et dans la profondeur (*longe penitusque*) de la mer, le pigeon (*palumbes*) – l'élément dynamique par excellence, opposé à celui surpris dans une immobilité apparemment éternelle. N'oublions pas que les pigeons, les poules, en général les petits oiseaux (y compris Phoenix, l'oiseau mythique), avaient attiré les (autres) poètes prénéotériques : nous nous rappelons le célèbre adverbe (de nouveau, est-ce qu'il y a une coïncidence ?) *columbulatim*, un *hapax legomenon* de Gnaeus Matius, puis son correspondant *morsicatim* des poulets de Sueius, mais aussi le dessin du poème de Laevius.

En guise de conclusion, Cicéron, dont le pigeon tourne en rond au-dessus de la mer – dans l'absence du verbe, le mouvement est, bien sûr, seulement intuitif, mais la position forte, finale, du nom suggère, par contraste, justement la dynamique du vol – assume cette prédilection poétique des prénéotériques et la mène plus loin.

BIBLIOGRAPHIE

Sources

PLUTARCHUS, *Vitae parallelae*, Leipzig, 1964.
PLUTARH, *Vieţi paralele*, trad. rom. I. Barbu, vol. IV, Bucureşti, 1969.
VIRGILE, *Les Bucoliques*, Paris, Les Belles Lettres, 1987.

Références bibliographiques

ANDRE, Jean-Marie ; Hus, Alain, *L'histoire à Rome. Historiens et biographes dans la littérature latine*, Paris, 1974.
CIZEK, Eugen, « La poétique cicéronienne de l'histoire », *BAGB*, 1998a, p. 16–25.
–, *Istoria în Roma antică. Teoria şi poetica genului*, Bucureşti, 1998b.
, *Istoria literaturii latine*, I-II, Bucureşti, 2003.
CUPAIUOLO, Fabio, *Storia della letteratura latina. Forme letterarie, autori e società*, Napoli, 1994.
EWBANK, W. W., *The Poems of Cicero*, Edited with Introduction and Notes. London, 1933.
GRIMAL, Pierre, *Cicéron*, Paris, 1986.
, *Literatura latină.* trad. rom., Bucureşti, 1997.
MAZZARINO, Santo, *Il pensiero storico classico*, I–III, Bari, 1973³.
MOREL, W., *Fragmenta poetarum Latinorum epicorum et lyricorum praeter Ennium et Lucilium*, Post W. Morel, *novis curis adhibitis edidit* Carolus Buechner, Leipzig, 1982.
NICOLET, Claude ; Michel, Alain, *Cicéron*, Paris, 1961.
SERAFINI, Augusto, *Storia della letteratura latina dalle origini al VI secolo d. C*, Torino, 1981.